

# De l'influence de Sénèque sur les théories pédagogiques de Montaigne

Autor(en): **Pire, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse**

Band (Jahr): **38 (1965-1966)**

Heft 5

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-852463>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# De l'influence de Sénèque sur les théories pédagogiques de Montaigne

Georges Pire

Si Montaigne formule l'essentiel de ses théories pédagogiques dans l'*Institution des enfans* (I, 26), il exprime cependant son opinion sur l'éducation dans d'autres essais, notamment dans le chapitre intitulé *Du pédantisme* (I, 25), lequel annonce le chapitre 26 et en constitue le prélude<sup>1</sup>. La date de composition de ces deux essais est intimement liée à la question qui nous intéresse. En effet, nous avons conclu, dans un article précédent, que l'influence de Sénèque, très forte en 1572–73, s'était considérablement affaiblie entre 1577 et 1586. Si les deux essais considérés sont postérieurs à 1576, l'influence de Sénèque doit y être inexistante, pour ainsi dire. Inversement, si cette influence s'y manifeste d'une manière très forte, il convient de les considérer comme étant antérieurs à 1577. I, 25 et I, 26 figurent dans la première édition des *Essais*; il est donc certain qu'ils ont été écrits, au plus tard, en 1580. La chronologie des *Essais* établie par V. Villey<sup>2</sup> n'apporte que des renseignements vagues. L'auteur incline à croire que l'essai I, 25 a été écrit entre 1572 et 1578, ce qui est bien imprécis. Il ajoute cependant que «la place importante qu'occupent les souvenirs de Sénèque rend peu probable que l'essai soit des environs de 1578»<sup>3</sup>. A première vue, la date de l'essai I, 26 ne pose aucun problème, car ce morceau est dédié à Madame la comtesse de Gurson en guise de cadeau fait à ce «petit homme» qui va bientôt naître d'elle. Le mariage de Diane de Foix et du comte de Gurson ayant eu lieu le huit mars 1579, Montaigne a composé cette dédicace vers la fin de 1579 ou même en 1580. Ce qui est vrai pour la dédicace, ne l'est pas nécessairement pour le reste de l'essai, car, indépendamment des modifications apportées par l'édition de 1588 et par les revisions ultérieures, de nombreux essais sont formés de diverses parties composées à des dates très différentes. Fait très important, la dédicace de I, 26 est indépendante du reste et pourrait être enlevée sans entraîner aucune modification importante. P. Villey a prévu cette objection; aussi cherche-t-il un complément de preuve qu'il croit trouver dans la phrase qui introduit la dédicace:

«Quelcun donq', ayant veu l'article precedant, me disoit chez moy, l'autre jour, que je me devoiy estre un peu estendu sur le discours de l'institution des enfans» (p. 11). «Si je comprends bien ce passage (il est effectivement peu clair), dit P. Villey<sup>4</sup>, il veut dire que Montaigne a écrit son *Institution des enfans* sur le conseil qu'un ami lui a donné tout récemment: ‚l'autre jour'. L'essai et sa dédicace sont donc contemporains». Certes, le passage invoqué par Villey est susceptible de plusieurs interprétations, mais il n'en reste pas moins que celle qu'adopte l'auteur est assez inattendue. Même si elle est exacte, peut-on dire que «l'autre jour» est synonyme de «récemment»? La bienséance n'appelaient-elle pas cette expression? N'était-il pas de bon ton de laisser croire que l'essai venait d'être composé pour la circonstance, même si cela était faux?

L'essai I, 25 est dirigé contre ces gens suffisants qui font étalage d'une science impersonnelle et purement verbale, et qui, dans l'action, se trouvent complètement désemparés. Montaigne critique l'enseignement du temps; il déplore qu'on se soucie uniquement de meubler la tête des élèves d'une foule de connaissances et qu'un jugement sûr et une bonne formation morale soient considérés comme des choses superflues (p. 190). Aujourd'hui, dit-il, nous nous passons la science de mains en mains comme on le fait pour les pièces de monnaie (p. 191). «Nous sçavons dire: ‚Cicero dit ainsi; voilà les meurs de Platon; ce sont les mots mesmes d'Aristote.' Mais nous, que disons nous nous mesmes? que jugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.» (p. 191). Les mêmes critiques se trouvent déjà chez Sénèque sous une forme à peu près semblable: «‚Zénon a dit ceci.' Et toi, que dis-tu? ‚Cléanthe pense ainsi'. Et toi, que penses-tu? Marches-tu toujours sous les ordres d'autrui? Sois un chef . . . produis quelque chose de ton fonds» (*Lettres*, 33, 7). Montaigne compare cette façon d'agir à celle de ce Romain qui s'était entouré d'esclaves érudits – sorte de dictionnaires vivants – qui lui fournissaient les arguments et les citations nécessaires quand il discutait avec quelqu'un. Ce Romain, lui aussi, se croyait plus savant que quiconque et logeait sa suffisance en ses esclaves comme certains la loge en leur bibliothèque (p. 191–192). L'anecdote rapportée ici par Montaigne n'est pas neuve; elle est empruntée aux *Lettres à Lucilius* (27, 6–7). «Nous

<sup>1</sup> Le fait que ces deux chapitres se suivent dans les éditions de Montaigne ne signifie pour ainsi dire, rien, car la chronologie des *Essais* ne correspond pas à l'ordre donné par Montaigne aux différents chapitres lors de leur publication. Cependant, I, 25 et I, 26 ont entre eux une communauté d'idées qui nous permet de les rapprocher et de penser qu'ils datent de la même époque.

<sup>2</sup> *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, 2e éd., Paris, 1933, t. 1, pp. 295 et suiv.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, t. 1, p. 356.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 304.

prenons en garde, poursuit Montaigne, les opinions et le sçavoir d'autrui, et puis c'est tout. Il faut les faire nostres . . . Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere? si elle ne se transforme en nous? si elle ne nous augmente et nous fortifie?» (p. 192). Cette idée est nettement affirmée par Sénèque (cf. *Lettres*, 33, 8 et 9; 84, 6 et suiv.). La comparaison entre l'esprit qui n'assimile pas les connaissances et l'estomac qui ne digère pas la nourriture dont on le gorge est courante dans les *Lettres* (cf. notamment 2, 3-4 et surtout 84, 6). Montaigne insiste particulièrement sur cette assimilation des connaissances: «Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer; il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre . . .» (p. 196). Ces lignes sont tirées de la *Lettre* 71, 31, où se trouve également l'image contenue dans l'expression «il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre» («. . . non coloravit sed infecit . . .» écrit Sénèque).

Les passages de Montaigne cités jusqu'à présent figurent tous dans l'édition de 1580. Avec quelques emprunts faits à Plutarque<sup>5</sup>, ils constituent l'essentiel de l'essai tel qu'il parut dans la première édition. Les éditions postérieures n'ont guère apporté de modifications. Signalons cependant que Montaigne s'est visiblement inspiré de Sénèque (*Lettres*, 88, 38) lorsqu'il a ajouté, au texte de 1588, le passage suivant: «Criez d'un passant à nostre peuple: «O le sçavant homme!» Et d'un autre: «O le bon homme!» Il ne faudra pas de tourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur: «O les lourdes testes!» (p. 190). Cette citation latine introduite dans l'essai I, 25 (p. 196) après 1588: «Non vitae sed scholae discimus» (*Lettres*, 106, 12) caractérise d'une manière frappante le type d'éducation généralement admis au 16<sup>e</sup> s. l'auteur des *Essais* n'a cessé de s'insurger.

Loin de se contenter de dénoncer les erreurs de l'éducation traditionnelle, Montaigne a voulu y porter remède en préconisant un système pédagogique très moderne pour l'époque et dont la tendance pourrait se résumer en ces quelques mots: *non scholae sed vitae discemus*.

Si l'*Institution des enfans* (I, 26) exprime à plusieurs reprises des jugements personnels et offre même, parfois, une véritable peinture du Moi, elle n'est cependant pas entièrement originale. De nombreux auteurs et notamment P. Villey<sup>6</sup> ont exagéré cette originalité qui, somme toute, porte plus sou-

vent sur les exemples choisis et les formes d'expression que sur les idées elles-mêmes.

La formation que Montaigne veut donner à son élève n'est pas sans analogie avec celle que Sénèque considère comme seule valable. Une primauté incontestable est accordée à l'éducation morale; plusieurs passages le prouvent: «Car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reglent ses meurs et son sens, qui luy apprendront à se connoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre.» (p. 27) «Après qu'on luy aura dict ce qui sert à le faire plus sage et meilleur . . .» (p. 28) . . . on luy dira que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance et justice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté; à quelles marques on connoit le vray et solide contentement; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte.» (p. 27). L'origine de ces déclarations n'est pas douteuse: elles portent l'empreinte du stoïcisme annéen. La vanité doit être soigneusement écartée du cœur de l'enfant: «On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance . . .» (p. 20). Sénèque donne le même conseil: «Chaque fois qu'il aura le dessus (dans les luttes avec les garçons de son âge), chaque fois qu'il fera une action digne d'éloges, ne souffrons pas qu'il se grise de compliments, car à la joie succède l'exultation, à l'exultation la vanité et une trop haute estime de soi.» (*De Ira*, II, xxi, 5; cf. aussi II, xxi, 10). Selon Montaigne (p. 29 et p. 33 notamment), la philosophie convient à tout âge; l'enfant ne doit pas rester à l'écart de ses bienfaits. S'il ne recommande pas expressément d'initier l'enfant à la philosophie, Sénèque estime pourtant qu'il faut veiller très tôt à son éducation morale (cf. *De Ira*, II, xviii, 2). La compagnie des hommes qui furent célèbres par leurs vertus ne peut avoir que de salutaires effets. Reprenant un conseil donné par Sénèque à Lucilius (*Lettres*, 11, 10; 104, 21-22 . . .), Montaigne déclare: «Il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles» (p. 23). Lorsqu'il recommande la philosophie, Montaigne songe évidemment à la vraie philosophie qu'il définit (pp. 32-33) comme le fait Sénèque (*Lettres*, 20, 2). Cette précision n'est pas superflue; en effet, la malignité du siècle a dénaturé la philosophie à tel point que son nom même éveille la méfiance des gens de biens: «C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie, ce soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul pris. Je croy que ces ergotismes en sont

<sup>5</sup> Cf. pp. 188, 192, 199, 200 et 201. Signalons également deux emprunts faits à Xénophon: pp. 198 et 200. Les passages où Montaigne s'inspire de Platon sont postérieurs à 1588 (cf. pp. 188, 194, 198, 198-199, 199).

<sup>6</sup> *Op. cit.*, t. 2, pp. 238 et suiv.

cause, qui ont saisi ses avenues.» (p. 29). Cet abâtardissement de la philosophie n'est pas le propre du 16<sup>e</sup> s.; Sénèque l'a dénoncé dans divers passages des *Lettres* (95, 14; 108, 23; 111, 4–5 . . .) Les subtilités de la dialectique ne sont que bagatelles auxquelles il ne faut point s'arrêter: «Ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender . . .» (p. 33) «Voire mais, que fera-il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme: le jambon fait boire, le boire desaltere, parquoy le jambon desaltere? . . . Si ces sottis arguties . . . demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoi il s'en doive donner garde.» (pp. 44–45). Ces passages reprennent des idées exprimées par Sénèque dans les *Lettres* 111 (fin) et 48 (notamment). En 48,6, Sénèque donne également des échantillons de sophismes: «Rat est une syllabe; or, un rat ronge du fromage; donc une syllabe ronge du fromage.» «Rat est une syllabe; or, une syllabe ne ronge pas de fromage; donc un rat ne ronge pas de fromage.» qui ont indubitablement inspiré le syllogisme de Montaigne. Il les qualifie de «sottises puérides» (48, 7), expression qui devient «sottis arguties» chez l'auteur des *Essais*. L'enfant doit faire sien tout ce qu'on lui enseigne: «S'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il aprenne leurs preceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. Les abeilles pilotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thin ny marjolaine: ainsi les pieces empruntées d'autrui, il les transformera et confondera, pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement.» (p. 16). Les idées exprimées ici par Montaigne sont empruntées à Sénèque (*Lettres*, 84, 5 et suiv.), l'exemple des abeilles y compris. Le même Sénèque a très souvent fustigé ces commentateurs perpétuels, tapis dans l'ombre des grands noms, qui se contentent de répéter et croire ce que d'autres ont dit avant eux (cf., par exemple, *Lettres*, 33, 8). Ses critiques ont suggéré à Montaigne ce judicieux conseil: «Qu'il (Montaigne s'adresse au précepteur) luy fasse tout passer par l'estamine et ne loge rien en sa teste par simple autorité et à crédit . . .» (p. 16). Il contient d'apprendre à l'enfant à se trouver chez lui partout et de bannir de ses moeurs «toute estrangeté et particularité» (p. 38). Sénèque recommandait déjà à Lucilius de ne pas s'isoler, de ne pas se singulariser, de faire ce que fait la foule sans pour cela se confondre avec elle (cf. *Lettres*, 18, 4). Et, se rappelant encore un passage de Sénèque (*Lettres*, 90, 46),

Montaigne poursuit: «Qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes . . ., et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté. «*Multum interest utrum peccare aliquis nolit aut nesciat.*» (p. 38).<sup>7</sup> Montaigne exclut les choses inutiles de son programme (p. 12); il réclame la mise en action des leçons reçues (p. 40) et condamne le recours à la force et à la violence (p. 36). Tous ces principes se trouvent dans maints passages des *Lettres* et du *De Ira*. L'excellence des leçons faites «par devis» (p. 28) n'avait pas échappé à Sénèque qui écrivait à Lucilius: «Cependant la parole directe, le tête-à-tête quotidien te profiteront plus que tout discours écrit» (*Lettres*, 6, 5). L'étude exige une ambiance joyeuse et ne peut se transformer en esclavage (p. 34); Montaigne ne fait que reprendre l'opinion de Sénèque (cf. *Lettres*, 15, 6; *De Tranq. an.*, IV, 8 et XVII, 4–8; *De Ira*, II, xx, 3 et II, xxi, 6 . . .).

L'importance des fonctions du gouverneur n'a retenu l'attention de Montaigne: «Je voudrais aussi qu'on fut soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plutost la teste bien faite que bien pleine, et qu'on y requit tous les deux, mais plus les meurs et l'entendement que la science . . .» (p. 14). L'expression «teste bien faite» est souvent citée et est liée indissolublement au nom de Montaigne. Certes, elle résume d'une manière suggestive la fin du système pédagogique esquissé dans *l'Institution des enfans*, mais elle n'est cependant pas la propriété de Montaigne puisqu'on la rencontre chez des auteurs antérieurs<sup>8</sup>. Sénèque en emploie une autre dont le sens est le même sous des mots différents: «*bonum animum habere*» (cf. *Lettres*, 87, 38 et 108, 2). D'autre part, les caractéristiques du précepteur vu par Montaigne sont celles des grands hommes que Sénèque donne en exemple à Lucilius.

A plusieurs reprises (pp. 35 et 41 notamment), Montaigne critique vivement les colléges où les enfants n'apprennent qu'à parler et à devenir pédants. Ces critiques rappellent bien des passages de Sénèque où l'éducation traditionnelle est sévèrement jugée<sup>9</sup>.

L'édition de 1580 présente plusieurs autres emprunts faits à Sénèque. Signalons en quelques uns: p. 8 (lignes 16 à 21); p. 15 (14–17); p. 45 (11–13). Un passage ajouté par l'édition de 1588 (p. 15, 18–20) reprend une idée souvent exprimée par Sénèque

<sup>7</sup> Le fait que Montaigne a ajouté cette citation latine sur son exemplaire de l'édition de 1588 ne laisse aucun doute sur l'origine des lignes qui la précèdent.

<sup>8</sup> Cf. édition Plattard, livre I, tome 2, note 1 à la page 14.

<sup>9</sup> Cf. notre mémoire *Stoïcisme et pédagogie* (présenté à l'Institut de Sciences Pédagogiques de l'Université de Liège, février 1952), pp. 62 et suiv.

(cf. *Lettres*, 33, 7 et suiv.); la citation latine qui lui fait suite (p. 15, 22–23) provient de la même *Lettre* et confirme ainsi notre manière de voir. Plusieurs ajoutés postérieurs à 1588 contiennent des souvenirs de Sénèque. Citons les plus caractéristiques: «Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. *«Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicet.»* (p. 16 – *Lettres*, 33, 10 et 33, 4); » Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir: c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sçait droittement, on en dispose sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre.» (p. 17 – *Lettres*, 33, 8); «Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à autruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux moeurs publiques. *«Licet sapere sine pompa, sine invidia.»* (p. 20 – *Lettres*, 103, 5); «La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante; son estat est comme les choses au-dessus de la Lune: toujours serein.» (p. 30 – *Lettres*, 59, 16); «*Plus sonat quam valet.*» (p. 44 – *Lettres*, 40, 5); «*Sunt qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerant scribere.*» (p. 45 – *Lettres*, 59,5); «*Quae veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex.*» «*Quis accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui?*» (p. 46 – *Lettres*, 40, 4 et 75, 1). Signalons au passage que Plutarque fournit également beaucoup d'idées et d'exemples à Montaigne<sup>10</sup>. La fin de l'essai I, 26 est plus personnelle que ce qui précède (cf. pp. 48–54). Montaigne y décrit l'éducation qu'il a reçue et donne des renseignements intéressants sur son enfance et son adolescence. Faisons cependant remarquer qu'on trouve, dans cette dernière partie, plusieurs passages postérieurs à 1580 et que, dans le paragraphe final, Montaigne insiste une fois encore sur une idée chère à Sénèque: «On leur donne à coups de foüet en garde leur pochette pleine de science, laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser» (p. 54).

Le nombre et l'importance des emprunts relevés dans les pages qui précèdent permettent de formuler quelques conclusions. Beaucoup de principes pédagogiques attribués à Montaigne proviennent en réalité des œuvres de Sénèque. Cette influence de Sénèque sur Montaigne a été insuffisamment mise en relief par les historiens de la pédagogie, lesquels connaissent généralement peu Sénèque. Ce dernier, sans être un théoricien de la pédagogie, exprime cependant, dans maints passages, ses conceptions en ma-

tière d'éducation. Malheureusement, elles sont noyées dans la masse énorme d'idées que représente l'œuvre annéenne et seule une étude systématique permet de les dégager et d'en apprécier le modernisme. D'autre part, la renommée du philosophe a éclipsé celle du pédagogue dont les réalisations pratiques (éducation de Néron) furent d'ailleurs désastreuses. Ceci dit, et si l'on tient compte que quinze siècles séparent Montaigne de Sénèque, on comprend, qu'en matière de pédagogie, Montaigne ait fait et fasse encore figure de novateur. Il n'en reste pas moins que l'originalité des essais I, 25 et I, 26 est très relative. Le témoignage même de Montaigne ne laisse aucun doute à ce sujet: «Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Senèque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien.» (I, 26, p. 8). Il est à noter que cette déclaration date d'une époque où Montaigne n'était plus l'ardent admirateur de Sénèque qu'il avait été en 1572–73<sup>11</sup>, ce qui lui donne une valeur d'autant plus grande.

Le fait que les deux essais analysés ci-dessus révèlent, dans l'édition de 1580, de nombreux souvenirs de Sénèque constitue un élément capital pour l'établissement de leur chronologie. C'est avec raison que P. Villey<sup>12</sup>, considérant l'importance des emprunts faits à Sénèque dans l'essai I, 25, croit peu probable que cet essai soit des environs de 1578. A notre avis, il est certainement antérieur à 1576 et il doit avoir été composé entre les années 1572 et 1574. Le même raisonnement est également valable pour l'essai I, 26, car l'influence de Sénèque y est aussi manifeste que dans l'essai I, 25. P. Villey ne semble pas l'avoir remarqué; c'est pourquoi, sans doute, il se met en contradiction avec lui-même en dissociant nettement les deux essais au point de vue chronologique<sup>13</sup>. L'auteur attribue à l'*Institution des enfants* une originalité exagérée et la classe dans la catégorie des essais dits personnels, ce qui l'oblige à rapprocher sa date de composition le plus près possible de 1580. Il voit dans la dédicace à Diane de Foix un argument susceptible d'étayer sa démonstration. Il en use d'abord avec circonspection<sup>14</sup> et s'efforce de lui donner la valeur qu'il n'a pas interprétant, d'une manière tendancieuse, la phrase qui précède immédiatement la dédicace<sup>15</sup>, mais il finit par décréter que l'essai I, 26 a été composé entre 1579 et 1580 pour l'unique raison qu'il est dédié à

<sup>10</sup> Cf. pp. 17, 24, 29–30, 33–34, 35, 38, 39, 41, 43 (emprunts figurant dans l'édition de 1580) et p. 43 (emprunt ajouté par l'édition de 1588). Nous notons aussi trois emprunts faits à Platon: pp. 36 (éd. 1580) et 32, 36, 37 (éd. 1588). Montaigne invoque l'autorité de Quintilien dans un passage postérieur à l'édition de 1588: p. 37.

<sup>11</sup> En effet, cette déclaration est postérieure à l'édition de 1580.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, t. 1, p. 356.

<sup>13</sup> *Loc. cit.*

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 304.

<sup>15</sup> *Loc. cit.*

Madame de Gurson<sup>16</sup>. C'est là un manque flagrant de prudence, car l'hypothèse selon laquelle la dédicace aurait été insérée, pour les besoins de la cause, au moment où Montaigne mettait la dernière main à son édition de 1580 – soit six années au moins après la composition de l'essai – est parfaitement acceptable et n'entraîne aucune contradiction.

En fait, ces discussions n'ont qu'une importance relative; ce qui compte avant tout, c'est l'influence de Sénèque sur Montaigne. Cette donnée pourrait éclairer d'un jour nouveau le problème – non encore entièrement résolu – de l'influence de Montaigne sur les théories pédagogiques de Rousseau. En effet, puisque Rousseau et Montaigne puisent tous deux chez Sénèque, n'est-il pas possible que certains principes rousseauistes paraissant venir de Montaigne proviennent en réalité de Sénèque? Mais cette question sort du cadre de la présente étude.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 356.

## NEUE BÜCHER

(Die Besprechung behält sich die Redaktion vor)

Siegfried Korninger: *English Literature and its Background, The Restoration Period and the Eighteenth Century (1660–1780)*. 269 S., 24 Kunstdrucktafeln. DM 31.–. Oesterreichischer Bundesverlag, Wien.

W. Flury / S. Duenas Blasco: *Lehrbuch der spanischen Sprache*. 9. neubearbeitete Auflage. 302 S. Fr. 11.–. Schultheß & Co. AG, Verlagshaus, Zürich.

A.-D. Sertillanges, O. P.: *Regards sur le monde*, Préface de M. F. Moos, O. P., 96 pages, F 4.80. Les Editions Ouvrières, Paris 13e.

Dr. A. Jeanneau, Médecin des Hôpitaux Psychiatriques: *Initiation à la Psychoanalyse*. 192 p., F 9.–. Collection Beauchesne, Paris.

Höfling: *Aufgaben zur Atomphysik*, Oberstufe. 44 Seiten, 4 Abbildungen. DM 3.20. Ferd. Dümmers Verlag, Bonn.

Höfling: *Aufgaben zur Atomphysik*, Lehrerausgaben mit Lösungen. 134 Seiten, 9 Abbildungen. Leinen DM 9.80. Ferd. Dümmers Verlag, Bonn.

Höfling/Mirow: *Physikalisches Grundwissen in Frage und Antwort*. Mittelstufe. 118 Seiten, 38 Abbildungen. DM 6.80. Ferd. Dümmers Verlag, Bonn.

Dr. Walter Jacobs: *Physik im Experiment*, Anleitungen zu einfachen physikalisch-technischen Schülerversuchen. Elektrik, 2. Teil. Oberstufe. 71 Seiten, 32 Abbildungen. DM 4.20. Ferd. Dümmers Verlag, Bonn.

Maurice Reuchlin: *L'orientation pendant la période Scolaire*, idée et problèmes. 370 p. Education en Europe, Strasbourg.

Elisabeth Blochmann, G. Geißler, Herman Nohl, Erich Weniger: *Der Wetteifer in der Erziehung*, kleine pädagogische Texte. 101 Seiten. Verlag Julius Beltz, Weinheim.

Wolfgang Metzger: *Stimmung und Leistung*. Die affektiven Grundlagen des Lernerfolgs. 44 Seiten. DM 4.80. Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, Münster, Westfalen.

Johann Hinrich Wichern: *Schriften zur Sozialpädagogik*. 158 Seiten. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

Dr. Theo Dietrich und Dr. Job-Günter Klink: *Zur Geschichte der Volksschule*. Band I. Volksschulordnung 16. bis 18. Jahrhundert. 174 S. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

Friedrich E. Freiherr von Gagern: *Eheliche Partnerschaft*. Die Ehe als Lebens- und Geschlechtsgemeinschaft. 5. erweiterte Auflage. 352 S. Ganzleinen DM 24.80. Manz Verlag, München 8.

Hans Fürst: *Unser Kind und die Schule*. Förderung der schulischen Leistungsfähigkeit des Kindes. 108 Seiten. Fr. 9.80. Verlag Hans Huber, Bern.

Georg Willers: *Das Bildungswesen der USA*. Eine Gesamtdarstellung der Entwicklung bis zur Gegenwart. 229 Seiten. Leinen DM 19.80. Ehrenwirth Verlag, München.

Dr. Karl Heymann: *Erneuerung des Strafvollzugs*, Nr. 2. 72 Seiten, DM 7.–. Philosophisch-Anthroposophischer Verlag am Goetheanum, Dornach (Solothurn)

Bertha J. Naterop: *Dear Sir*. English and American Business Correspondence. 224 S. Fr. 9.80. Verlag Sauerländer, Aarau.

Dr. Albert Reble: *Das Strafproblem in Beispielen*. 127 S. Verlag Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

Theodor Litt: *Pädagogik und Kultur*. Kleine pädagogische Schriften 1918–1926. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

Friedrich Fröbel: *Kleine pädagogische Schriften*. 141 Seiten. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

Michel de Montaigne: *Essays über Erziehung*. 79 Seiten. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

Dr. Theo Dietrich: *Unterrichtsbeispiele von Herbart bis zur Gegenwart*. 2. erweiterte Auflage. 131 Seiten. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

Dr. Erich Dauzenroth: *Frauenbewegung und Frauenbildung*. 122 S. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn/Obb.

*Nun sind sie erwachsen*. – Ratschläge für Eltern und Freunde geistig behinderter Jugendlicher und Erwachsener, 59 S., Herausgeber: Bundesvereinigung «Lebenshilfe für das geistig behinderte Kind» e. V., Bonn.

Philippe Privat: *Histoire de l'Ecole Privat*. 192 Seiten, Librairie Alexandre Jullien, Genève.

Alfred Anderau: *Ob i lach oder sing* – Volkslieder aus der deutschen Schweiz. 76 Seiten, Fr. 7.50, Musikverlag zum Pelikan, Dr. E. Brandenberger, Zürich.

Prof. Dr. Leopold Prohaska: *Autorität und Liebe*. 167 S., Österreichischer Bundesverlag für Unterricht, Wissenschaft und Kunst, Wien I.

Herbert Otterstädt: *Schule von morgen*. 215 Seiten, Ferd. Dümmers Verlag, Bonn.

*Frohe Zeit*. – Durch Erziehungsdirektionen mehrerer Kantone als obligatorisches Lehrmittel erklärt. 94 Seiten, Fr. 3.80, Benziger Verlag, Einsiedeln/Zürich/Köln.

*Meine kleine Welt*. – Erziehungsdirektionen mehrerer Kantone, 96 S., Fr. 3.80, Benziger Verlag, Einsiedeln/Zürich/Köln.

Heinrich Teggeler: *Der Lehrermangel*. 173 Seiten, Morgarten-Verlag, Zürich.

W. M. Nijkamp: *Das Kleinkind in seiner Gemeinschaft*, Ein Ratgeber für Eltern und Kindergärtnerinnen. 151 Seiten, DM 12.80, Georg Westermann Verlag, Braunschweig.

Elisabeth Zorell: *Erziehungslehre für sozialpädagogische Berufe*. 127 Seiten, DM 6.40, Julius Klinkhardt, Verlagsbuchhandlung, Bad Heilbrunn.

Dr. August Kelle: *Lebendige Heimatflur* – Gewässer, Moor und Heide im Jahreslauf. 37 Seiten, DM 1.70, Ferd. Dümmers Verlag, Bonn.

Friedrich Heer: *Österreich – damals, gestern, heute*. Österreichischer Bundesverlag für Unterricht, Wissenschaft und Kunst, Wien I.

Elly Demmer: *Ziribixi der Straßenfloh*. 40 Seiten, Österreichischer Bundesverlag für Unterricht, Wissenschaft und Kunst, Wien I.

Paul Grieger: *La Caractéologie Ethique, Approche et compréhension des peuples*. 316 Seiten, Presses Universitaires de France, Paris.